

Guillemette



J'AVAIS onze ans. J'étais très grand pour mon âge, maladroit de mes membres et surtout de mes mains, très doux avec des accès de violence, et tout livré à cette sensibilité d'écorché et à cette imagination exaltée qui ont fait la joie mais aussi la cruelle douleur de ma vie. Je crois que les petits en qui la sensibilité et l'imagination dominant ont en général une enfance heureuse. La mienne le fut. Non qu'elle ait été entourée de douceur et de gâteries exceptionnelles, ni qu'elle se soit écoulée sans heurts ni souffrances en un cadre cossu. Mes parents m'aimaient, je les aimais, ils étaient pauvres et peinèrent beaucoup, et j'ai souffert de leurs peines. J'ai souffert aussi, plus que je ne le puis dire, des mille petits heurts, rebuffades, humiliations auxquels m'exposaient, de la part des petits camarades que j'étais obligé de fréquenter, ma distraction continuelle, mon aversion pour les jeux violents et bruyants, ma maladresse physique, et aussi ma timidité farouche (car j'ai oublié de vous dire que j'étais affreusement timide. Malgré tout cela j'ai gardé de mon enfance le souvenir d'un printemps ensoleillé. Car je promenais parmi les splendeurs, neuves pour moi, de la vieille nature un coeur palpitant de jeune faune ouvert à tous les souffles et à tous les rayons, et une tête comme bourdonnante d'un vol d'abeilles toutes chargées de sucres ensorcelants. Et les tristesses de la maison, pour un instant, s'en trouvaient oubliées. Quant à mes camarades si bruyants, si méchants, si grossiers, j'avais vite fait de les délaisser pour passer de longues heures, de longs jours et même de longs mois de vacances en compagnie des jeunes héros de Mme de Ségur, née Rostopchine, dont je savais tous les livres par coeur !

Un soir d'été, vers quatre heures, j'étais assis sur la dernière marche du perron de la maison de mes parents. J'étais enfin seul, après une laborieuse soirée de vacances passée partie à poursuivre parmi les haies et les buissons une aventureuse expédition de petite guerre terminée par une bataille à coups de lattes dont mes reins étaient encore cuisants, partie à remonter et à descendre la rue voisine attelé parmi d'autres chevaux de fortune dans les brancards d'une charrette, en traînant notre chef à tous, Auguste Parisot, un stupide, obèse et brutal garçon qui ne savait bien autant qu'un veau de dix mois. Mes camarades de chair et d'os s'étaient dispersés, et je m'étais empressé d'aller en esprit rejoindre les autres, les vrais, ceux des *Vacances* et des *Petites filles modèles*. C'était une heure divine. Toute la petite ville engourdie de chaleur semblait dormir en un poudroiement d'or. Une brise soufflait par instants qui faisait chanter les grands arbres. Et du parc, m'arrivaient, à travers les branches, les éclats de rire et les appels des enfants du "commandant"... les petits-fils

et petites-filles de la grosse dame qui possédait la maison bourgeoise, et les arbres et la belle pelouse verte... Et je sentais mon rêve devenir réalité. N'étaient-ce point là le parc et le château, où si polis, si propres, si bien peignés, entourés de brillants papas et de jolies et sentencieuses mamans, vivaient de si douces journées les petits héros de mes beaux livres ? Et comme pour me donner raison, voici que dans l'ombre fraîche, encadrée des rameaux faisant arcade, m'apparut Catherine de Fleurville... ou Marguerite de Rosbourg. Je n'ai su qu'un peu plus tard qu'elle s'appelait Guillemette...

Elle avait mon âge, onze ans... un an de moins peut-être... C'était une merveille de fillette, fine, svelte, un peu maigre, avec un visage d'une blancheur et d'une roseur nacrées, un petit front blanc ombragé d'un chapeau de paille à ruban bleu, un mince nez un peu aquilin, une bouche petite et rouge comme une cerise et deux grands yeux gris, froids et pourtant lumineux comme l'eau d'une fontaine sous les arbres quand les rayons cassés par les branches y viennent tomber. Elle était là, un peu penchée, les avant-bras appliqués sur le mur. Un mignon bracelet d'or enserrait son poignet frêle... et par instants, de sa menotte elle rejetait sur son épaule les opulentes boucles d'un blond cendré qui ruisselaient à flots de son chapeau de paille. Derrière elle, sa gouvernante allemande, poupée rose aux yeux d'émail avec une crinière rousse, se tenait debout. Et sur le chemin, où dans l'ombre frémissante des rameaux luisaient des flaques de lumière, sur les maisons, sur les passants et sur moi-même, l'enfant, avec une impassibilité et une gravité vraiment impériales, promenait le regard indifférent de ses grands yeux brillants et froids...

Je la regardais avec un sentiment indéfinissable, mélange de ravissement devant tant de joliesse et de grâce, et d'ennui de sentir se poser sur moi le regard de cette perfection. J'eus voulu qu'elle restât là des heures, et j'éprouvais le désir de m'en aller... Je n'osais me lever, ni marcher, de crainte de lui paraître gauche... sans cela j'aurais disparu... Si j'avais pu la voir sans être vu !...

Soudain, la rue retentit d'une galopade effrénée, et tournant l'angle du mur Auguste Parisot suivi de mes compagnons de jeu de tout à l'heure vint se planter sur le chemin, face à moi, et juste sous les yeux de la divinité qui venait d'apparaître dans l'arcade. Suant et tout essoufflé de sa course, il trouvait encore le moyen de mordre à belles dents dans une tartine de fromage blanc toute parsemée de rondelles de radis... Dieu, qu'il me sembla vulgaire, laid et haïssable, ce gros balourd qui tombait ainsi au milieu de mon conte bleu, comme une pierre dans une mare d'eau... Je levai les yeux vers la fillette, m'attendant presque à la voir disparaître comme font les fées quand le charme est rompu. Mais pas du tout. Elle se pencha d'avantage, et un sentiment de curiosité fit passer comme